

Éclats de l'Histoire et silences intimes

Michèle Bayar

Texte support d'une conférence-table ronde à la médiathèque de Torrelles

L'année 2012 commémorait la fin de la guerre d'Algérie. J'arrive un peu tard pour en parler et c'est tant mieux, la commémoration n'est pas mon fort. Elle fige les bienfaits et les horreurs comme un instantané qui réveillerait encore et encore, chaque fois qu'on le sort de la boîte à souvenir, les regrets, les indignations, les rancoeurs.

Je lui préfère de beaucoup l'évocation, complètement subjective, qui fait apparaître comme par magie quelques moments subtils, avec leurs zones de flou et d'ombres et ces silences douloureux qui, souvent, n'ont jamais été mis en mots.

L'évocation n'est pas captive d'une date. Pour rendre compte des couleurs infinies de mon Algérie, quelques chiffres d'un exode à l'autre : en 1848, cent mille migrants européens vinrent s'installer en Algérie. Plus de la moitié étaient Espagnols, Italiens ou Anglo-Maltais. A un titre ou à un autre, tous avaient une vie manquée derrière eux. Agioteurs et mercantis traînés par les armées, auxquels s'ajouta une nouvelle vague de pionniers constituée par les chômeurs de la IIe république. Après les communards déportés en 1871, ce fut le tour des Alsaciens-Lorrains qui refusaient la domination prussienneⁱ... Et tous ces gens-là, ces déçus de l'existence, ces êtres en quête d'un monde meilleur, sont arrivés sur une terre déjà peuplée de Berbères, d'Arabes, de Juifs, et aussi d'Espagnols et de Turcs déposés là comme des alluvions par les invasions successives du passé.

Fille de couple mixte, née au carrefour de trois cultures : française, algérienne, tunisienne, je suis porteuse de mémoires lointaines, de la Grèce antique à l'Andalousie, de la Phénicie à la Picardie. Par un caprice de l'Histoire, la Méditerranée agitée fut mon berceau. J'y ai hérité du bruit des combats et de l'utopie du « bien vivre ensemble » qui n'ont jamais cessé de s'entrelacer sur ces terres. C'est à partir de cette triple culture que j'écris. Il m'a fallu du temps pour trouver les mots qui l'expriment. « Ali Amour » est un roman où j'interroge à la fois l'écriture et ma filiation qui sont inextricablement liées.

Les Pieds-Noirs étaient porteurs de mémoire d'exil bien avant de quitter l'Algérie pour la France en un exode historique de mai à juillet 1962. Comment imaginer qu'ils aient pu, à l'arrivée, être compris par une population sédentaire ? Une population qui, de surcroît, n'était pas préparée à les accueillir ! Cet exode marque de façon douloureuse le terme de la fameuse « guerre sans nom ». Une guerre qui reste longtemps niée comme telle : *c'est la loi du 18 octobre 1999 – trente-sept ans plus tard ! – qui institue officiellement la substitution des expressions de « Guerre d'Algérie » et de « Combats en Tunisie et au Maroc » à celle des « opérations effectuées en Afrique du Nord »*ⁱⁱ.

Dans le monde où j'ai grandi, de la fin des années quarante à l'indépendance de l'Algérie, il y avait « les événements ». Chez moi, on n'en parlait pas. On ne voulait pas les voir ou bien on ne voulait pas me les montrer. Mes parents étaient comme ce père du film *La vie est belle* incarné par Roberto Benigni qui *transforme le camp de concentration en un immense terrain de jeu dont son fils est le protagoniste. Il est un rebelle, car l'horreur n'a pas raison de lui.*ⁱⁱⁱ

Soudain, au-delà des murs de la maison recouverts de plumbagos en fleurs, il y eut le déchirement et la séparation. Les Pieds-Noirs sont partis, nous sommes restés. J'ai vécu en Algérie jusqu'en 1978 : trente ans ! Quatorze avant l'indépendance et seize ensuite. J'ai vu partir nombre de mes amis. Du jour au lendemain, leurs maisons, leurs appartements sont devenus des « biens vacants ». Le paysage social changeait. J'étais dans un autre pays. La

langue a changé. Mon père qui s'était toujours considéré comme étranger en Algérie puisqu'il était Tunisien continuait à le faire. Est-ce pour cela que j'ai la sensation d'être un peu étrangère partout où je me trouve ? Et, dans le même temps, complètement chez moi en Méditerranée.

J'ai connu la Côte Vermeille en décembre 1962. Un voyage touristique. J'avais quatorze ans, j'ai été fascinée par Collioure, ville des peintres, l'hôtel des Templiers et la tour de l'horloge ; j'ai aimé Port-Vendres, ses bateaux et les pêcheurs au lamparo, Banyuls, les barques bariolées sur la plage. Je voyais la carte postale. Je n'ai rapproché ces souvenirs de l'arrivée des Pieds-Noirs que bien plus tard, alors que j'avais choisi de vivre en ce lieu.

Quand j'ai commencé à écrire, j'ai fait comme si tout ce qu'on n'avait pas voulu me montrer, tout ce que je n'avais pas voulu voir, n'existait pas. Cela me semblait plus simple. Une rencontre avec Nabil Farès, auteur et psychiatre, en 2001, a été décisive. Il m'a demandé d'écrire sur le 17 octobre 1961. J'ai répondu spontanément : « Je ne peux pas, j'ai trop mal à l'Algérie ». Il a souri, m'a dit que nous étions nombreux dans ce cas. Qu'il fallait mettre ce mal en mot. Pour la première fois, j'ai écrit sur le silence – une pièce courte qui a été jouée à Paris à l'auditorium du Châtelet, « Octobre rouge ». Cette pièce a créé une demande : comment vivait-on là-bas ? Les livres d'histoires manifestement ne suffisaient pas à dire l'aspect prosaïque du quotidien.

J'ai poursuivi mes investigations. Dans « Silence complice » je mets en scène des gens modestes mêlés malgré eux aux « événements ». Un peu comme moi qui n'avais pas eu d'autres mots pour décrire l'insécurité, l'inquiétude diffuse et l'irruption de l'horreur dans le quotidien. Le roman accompagne d'octobre 1961 à juillet 1962 deux adolescents et leur famille, Colette et Mourad. C'est une fiction. Je l'ai construite à partir d'anecdotes vraies recueillies auprès d'amis, des Pieds-Noirs et des Algériens. De mon vécu aussi. Le roman s'achève sur le départ. L'exode comme un déchirement. Quand on déchire une étoffe, les deux côtés sont abîmés, déformés. Le déchirement foudroie. Après, il faut survivre, ici et là, dans la difficulté d'un monde qui change trop vite, avec au cœur la nostalgie des bonheurs perdus.

J'ai trouvé un écho de ce sentiment auprès des anciens de l'exode espagnol qui ont bien voulu me confier leurs souvenirs. Je m'en suis servie pour écrire « Un figuier venu d'ailleurs » décrivant l'exode espagnol de 1939. Les enfants de républicains que j'ai rencontrés, et qui sont aujourd'hui mes aînés, se sont enracinés ici, comme le figuier noir d'Azucena à Perpignan dans le roman. Dans leur famille, parmi leurs amis, certains n'ont jamais quitté le pays. En 2009, année de la commémoration de la « Retirada » – la commémoration peut avoir du bon, pour finir – j'ai vu un très beau documentaire à ce propos, réalisé par une cinéaste d'origine à la fois suisse et catalane du sud. On voit dans ce film que ceux qui sont restés ont souffert autant que ceux qui sont partis. Pour des raisons différentes.

Exode, déchirements, silences. On parle peu de ces souffrances intimes que nous ont laissées les blessures de l'histoire, la traversée de l'horreur. Moins encore des moments heureux et partagés, volés à la violence larvée d'une guerre sans nom. On n'a pas plus de mots pour dire le bonheur que le malheur. Ils sont trop entremêlés. Pourtant, l'utopie du bien vivre ensemble est là, elle nous habite, tapie dans quelque recoin de nos émotions, toujours prête à jaillir, forte et craintive face aux préjugés, aux rancœurs, aux drames du passé, à la logique de l'Histoire. A-t-on le droit au bonheur ?

J'ai l'écriture pour exorciser les souffrances héritées du passé et les mettre à nu. C'est ainsi

que j'ai convoqué mon père dans « Ali Amour », presque treize ans après sa mort, pour interroger son silence et ma filiation, pour faire dire à son personnage les mots qu'il n'a jamais su prononcer. Mon père était un homme mutique. En utilisant le roman pour le faire parler, j'ai ouvert la porte à mes propres silences. En lui donnant forme, le temps d'une fiction, j'ai mis à jour l'utopie qu'il m'a léguée. En parlant de lui, je me trouve, dans ce que je tiens de lui, mais aussi dans ma singularité. On ne se refait pas, on continue, on poursuit, on innove.

On m'a dit qu'« Ali Amour » était un roman thérapeutique. Je l'accepte et même mieux : s'il est thérapeutique d'investir nos silences pour mieux comprendre notre présence au monde, notre besoin des autres aussi différents soient-ils, s'il est thérapeutique de tracer son propre chemin, alors chacun d'entre nous devrait écrire, peindre, chanter, filmer, cuisiner, creuser ses silences avec les moyens de son choix, les faire apparaître et les offrir en partage.

Janvier 2013

ⁱ Source : Pierre Nora « Les Français d'Algérie » Christian Bourgois éditeur

ⁱⁱ « Algérie, la guerre des mémoires », Éric Savarese, Editions Non Lieu, p.51

ⁱⁱⁱ « Manifeste vagabond », Blanche de Richemont, Editions Plon